

CAROLINE DE MULDER

**LA POUPONNIÈRE
D'HIMMLER**

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTEURE

Aux Éditions Gallimard

MANGER BAMBI, La Noire, 2021 (Folio Policier, 2022).

Chez d'autres éditeurs

CALCAIRE, Actes Sud, coll. « Actes noirs », 2017.

BYE BYE ELVIS, Actes Sud, 2014.

NOUS LES BÊTES TRAQUÉES, Champ Vallon, 2012.

EGO TANGO, Champ Vallon, 2010 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2015.

LA POUPONNIÈRE D'HIMMLER

CAROLINE DE MULDER

LA POUPONNIÈRE
D'HIMMLER

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2024.*

Pour Loup.

« Je n'ai pas à m'occuper de ce que je pense. Mon devoir est d'obéir. »

Robert MERLE,
La mort est mon métier

*Wo alle Straßen enden
Hört unser Weg nicht auf
Wohin wir uns auch wenden
Die Zeit nimmt ihren Lauf
Das Herz, verbrannt
Im Schmerz, verbannt
So ziehen wir verloren durch das graue Niemandsland
Vielleicht kehrt von uns keiner mehr zurück ins Heimatland
Wir sind verloren
Wir sind verloren
Wir sind verloren
Wir sind verloren
Wir sind verloren
Wir sind verloren
Wir sind verloren*

« Là où toutes les rues finissent
Notre chemin est sans fin
Où que nous allions
Le temps s'écoule toujours.
Le cœur brûlé,
Bannis dans la douleur,
Nous errons perdus à travers le morne no man's land
Peut-être qu'aucun de nous ne rentrera plus chez lui
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus
Nous sommes perdus »

Chant militaire allemand

PREMIÈRE PARTIE

ABRI

Renée

Deux cents langes, sur trois rangées parallèles. Pas un souffle dans la blancheur du coton. Un parfum de savon de Marseille, de lait sucré. Des rires grelottants. Un moment ils couvrent les gazouillis d'enfants qui viennent à la fois du parc et des fenêtres grandes ouvertes. Les femmes qui rient sont quatre, elles parlent et retirent des cordes les pinces à linge, les jettent dans une boîte métallique. Elles plient les carrés de tissu, qu'elles empilent ensuite dans de vastes paniers d'osier.

Sur une volée de marches menant à la demeure blanche, elles sont trois, qui pèlent des pommes de terre. Les plongent dans une grande bassine en fer remplie d'eau. Les épluchures tombent sur du papier journal. Deux des femmes, dont la grossesse est avancée, causent, petits éclats de voix tranchants, la troisième en robe à fleurs se tait.

Elle s'appelle Renée et elle est tondue. Repousse rousse. Des yeux dragon, verts avec une auréole rouge orangé autour de la pupille. Des cils blonds presque invisibles lui font le regard nu et cramé quand elle le lève. Elle serait remarquable si elle avait des cheveux, mais elle n'en a pas, et avec son crâne pelé on dirait un chat maigre. Un petit garçon indocile. Et soudain un cri aigu : elle s'enfonce dans la bouche son index blessé. « *Was ist los* », lui demande sa voisine.

Un goût de fer et de sel, de mer lointaine, de noyade, elle lève vers le ciel des yeux flambants, couchants comme des soleils. Enlève le doigt de sa bouche, se serre le poing. Des gouttes de sang sur le papier et sur l'herbe. Elle ne parle pas allemand. *Je ne te comprends pas, je ne comprends rien à ce que tu me dis.* Elle se tait.

Les bruits liquides, quand les légumes plongent dans la bassine. Sur le papier, le sang s'écrase, un égouttis rapide. Elles arrivent au bout. Toutes les pommes de terre pelées du lendemain midi baignent au fond de l'eau glacée. Une

femme, visage carré, cheveux cendrés, soulève le baquet par l'anse. Elle cherche son équilibre mais peine à trouver son centre de gravité, pose une main sur son ventre proéminent, emporte le récipient. Éclabousse sa robe. Renée referme le journal sur les épluchures, ça fait un gros balluchon, qu'elle serre contre elle.

Elle se lève, gagne le sentier qui fait le tour de l'étang, ses pas résonnent sur la terre séchée, ses chaussures s'empoussièrent. Elle voit, au-delà de l'eau, des chênes séculaires. Plus loin, des champs, des champs, du grand air, un ciel immense. Tout près d'elle, une végétation dense, des arbres hauts et touffus. Dans leur ombre, elle sent leur haleine froide, respire l'odeur de l'eau qui s'évapore, végétale et écœurante. Là-haut pas un frémissement dans les cimes en plein soleil. L'air stagne. Elle jette un regard derrière elle, les femmes sont rentrées. Prend le balluchon dans la main gauche, de la droite sort d'une poche une poignée de gâteaux au miel. En mange un, puis un deuxième, en marchant toujours.

Arrivée à un bosquet plus important que les autres, elle se dirige vers une grande caisse bardée de planches de bois, pourvue d'un couvercle, la terre moins sèche cède sous ses pieds. Alors, elle entend. Un bruit de branches cassées, d'animal échappé. Elle s'approche. Le voit, à genoux, à moitié dissimulé par le bac, en train d'ingurgiter des épluchures crues, de s'en mettre plein les doigts dans la gueule. C'est une grande carcasse d'homme, maigre sur l'os. À côté de lui, un râteau aux dents tournées vers l'azur. Ses orbites sont creuses, ses pommettes sorties. Il est tout serré dans son regard traqué, tout flottant dans sa chemise usée, et trop grand, infiniment, pour sa chair rétrécie.

Voyant Renée, il bondit presque, aussitôt se jette sur elle. Elle pousse un cri, le contact de l'homme et son propre mouvement de recul la renversent. Au sol, elle essaie de se relever. L'homme ne la regarde pas, il ramasse les fragments de biscuits tombés par terre, les fourre dans son bec. Puis il saisit son râteau. Elle veut se protéger derrière ses coudes et ses bras levés. Mais l'homme ne respire même pas. Il frôle le ciel et fout le camp, la bouche pleine.

Renée se redresse. Regarde l'épouvantail aux gestes démesurés se battre contre la lumière et disparaître. Elle le regarde encore, alors qu'il a disparu depuis de longues minutes. Des miettes de biscuit toujours autour des lèvres. Sur sa robe des fragments de feuilles squelettiques. Elle finit par ramasser les épluchures

répandues au sol, elles sont fraîches et raides, elle les jette dans la caisse, parmi les herbes folles arrachées et les branches flétries. Une bonne odeur de terre pas encore faite. Autour, des insectes vrombissent dans les rais du soleil. Le journal à ses pieds, *Das Reich*, 27. *August 1944*, représente le mur de l'Atlantique, elle l'a vu de ses yeux ce mur, il passait tout près de chez elle. Chez elle. Avant son *jugement*. Elle ne sait même plus si on l'a chassée ou si elle a fui, ni vraiment où elle se trouve, quelque part en Allemagne, dans un endroit rempli de femmes allemandes. Où on l'accueille.

Une goutte de sueur coule sur sa tempe. De loin, le tintement de la cloche, la première volée. 17 h 40. Elle ramasse le journal humide, par endroits troué, le froisse, le jette dans les débris végétaux. Fait quelques pas dans la même direction que l'homme. Il a disparu pour de bon. Au-delà du bosquet, un champ de pommes de terre, quelquefois on envoie les pensionnaires en ramasser : personne.

Elle a peur qu'il revienne. Se demande s'il reviendra.

Elle se sent si seule qu'elle a mal à la peau, elle en a le dedans de la bouche qui sèche.

L'homme ne revient pas.

Ils ne reviennent jamais.

La cloche, deuxième volée.

Elle reprend en sens inverse le sentier qui mène au double bâtiment chaulé, surélevé, deux étages. À gauche l'aile ancienne, à droite la nouvelle, toutes deux flanquées de volées de marches rocheuses qui grimpent au milieu des fleurs sauvages et des herbes aromatiques. Des effluves de verveine citronnée et de thym. Les femmes sont toutes rentrées. Un nouveau-né vagit au loin. Sur les balcons, des berceaux sortis au grand air, alignés, drapés de coton blanc pour les ombrager. Et à côté de la bâtisse, le drapeau SS noir. Au moindre souffle, il flotte dans le soleil, il flottera pour mille ans au moins.

L'endroit ne ressemble pas à une caserne, encore moins à un hôpital. Plutôt à une pension de vacances très bien tenue. Un chalet surdimensionné entouré de dépendances et de champs, avec vue sur un étang.

17 h 45, dîner. Un brouhaha de voix de femmes. Tout résonne, dans la salle commune. À l'heure des repas, la vaste pièce de vie de la demeure fait office de salle à manger.

Parquet au sol, lumière. Atablée, Renée est illuminée par une fenêtre qui donne sur le parc et nimbe ses cheveux amputés. Dehors, elle voit la pelouse, les arbres, les annexes du *Heim*. Derrière l'étang, la rase campagne.

Dans ses mains, de beaux couverts en argent gravés aux armes Rothschild sous couronne de baron, et devant elle une large assiette au sigle de Frühling & Pelz, à Berlin. Elles sont assises par tablés de douze autour de nappes fleuries, des femmes, jeunes ou très jeunes pour la plupart, dans des robes de coton. Leurs mains sont blanches, soignées, les murs dans lesquels cognent leurs voix, immaculés. Un parfum de cuisine, de sel, de légumes frais.

Près de la porte est affiché le menu pour la semaine, du lundi au dimanche, midi et soir. Aujourd'hui, samedi 2 sept. 1944 : bouillon de légumes, grillades de bœuf, beurre, pain, salade de concombres.

Une infirmière fait tinter une fourchette contre un verre, et c'est aussitôt le silence, un silence un peu tendu : « À 16 h 29 est né Jürgen, 3 kilos 400 grammes, 50 centimètres, 36,5 de tour de tête. » Applaudissements, petits cris joyeux. *Lebe Jürgen, lebe Frau Geertrui !* Longue vie à Jürgen ! Longue vie à Frau Geertrui ! Une des femmes pleure.

Les servantes qui attendaient en retrait déposent alors les soupières sur les tables. Cliquetis métalliques sur faïence, bruit de verres, tout semble cristallin.

18 h 15. D'habitude, le hall d'entrée est dégagé, on n'y déplace que du silence. Mais ce soir, quelque chose s'y prépare. Il s'y trouve une table couverte d'une nappe à croix gammée colossale. Posés dessus, un portrait de Hitler et des fleurs ; on dirait un autel, une chapelle improvisée. Devant, un tapis indien et un grand coussin blanc bordé de dentelles. Au-dessus, un drapeau à croix gammée encore : *Deutschland, erwache*, Allemagne, réveille-toi. Face à cette table, sept rangées de chaises. Depuis plusieurs jours, Renée entend régulièrement le mot *Reichsführer*.

18 h 20. La chambre 23 est spacieuse, deux lits en bois de chêne flanqués de tables de nuit ouvragées, des armoires assorties, un guéridon encadré de fauteuils et un vaste canapé de velours vert. Chaque pensionnaire dispose de son propre lavabo surmonté d'un miroir. Tout est plus joli, plus luxueux qu'à la maternité SS de Lamorlaye, où elle a passé quelques semaines avant son évacuation le 10 août. Cette date, elle s'en souvient bien.

Plaqué sur la porte côté intérieur, il y a un horaire. Renée ne parle pas l'allemand, mais elle est aidée par les chiffres et le quotidien immuable. Elle connaît maintenant la signification de chaque mot ou presque.

Ab5.00-6.00 : Allaiter 1. (*Stillen*, et le *s* se prononce « chhh » comme un début de silence, le silence en allemand se dit *Stille*)

Ab6.00-6.30 : Ranger la chambre (*Zimmer in Ordnung bringen*, et le *z* devient un « tsss » assez dur)

Ab6.30-7.00 : Prendre le café (*Kaffee trinken*, comme si on trinquait au café)

Ab7.00-8.00 : Toilette (*Baden*, le *a* est long, le mot la fait rêver à une ville balnéaire)

Ab8.00-9.00 : Allaiter 2. (*Stillen – Schhhtillen*)

Ab8.30-9.00 : Petit déjeuner (*Frühstück*, le tréma sur le *u* l'empêche de devenir « ou »)

Ab9.00-10.45 : Travaux domestiques (*Windeln legen oder andere Hausarbeiten*, elle ne sait pas ce que *Windeln* veut dire, mais elle comprend *Haus* et *arbeiten*, maison et travailler)

Ab11.00-11.30 : Déjeuner (*Mittagessen*, *essen* veut dire manger)

Ab12.00-13.00 : Allaiter 3. (*Schhhtillen*)

Ab13.00-14.45 : Repos (*Ruhe*, « Rou » aspirer « eu »)

Ab14.45-15.15 : Prendre le café (*Kaffee trinken*, trinquer)

Ab15.15-16.15 : Allaiter 4. (*Schhhtillen*)

Ab16.15-17.45 : Travaux domestiques (*Windeln legen oder andere Hausarbeiten*, *Windeln*, peut-être les langes, qu'il faut sans cesse étendre au soleil et plier en continu. Par tous les temps, des servantes s'affairent à la pompe avec de grands baquets métalliques remplis de linge souillé et des sacs de savon de Marseille en copeaux, elles frottent, tordent, essorent, puis regardent à la lumière les carrés de coton blanc en se pinçant les yeux, éblouies)

Ab17.45-18.15 : Dîner (*Abendbrot*, *Brot* veut dire pain et *Abend* c'est le soir)

Après le dîner, promenade, chant ou lecture jusqu'à 19 h 30 ; *Nach dem Abendbrot : Spaziergänge, Singen oder Lesen bis 19.30*. Parfois aussi, il y a des ateliers, des conférences, des discours à la radio, que toutes les femmes doivent venir écouter et dont elle ne comprend pas grand-chose.

Ab 19.30-20.30 : Allaiter 5. (Schhhtillen)

Sous l'horaire, des consignes. Les pensionnaires sont responsables de leur chambre, les *Schwestern*¹ et les employées des autres espaces. En soirée, toutes se retrouvent, selon l'activité, à l'extérieur ou dans la salle commune, après avoir fermé les volets. À 21 heures précises, les lumières doivent être éteintes, et de préférence avant le dîner déjà. Dans les chambres des mères, il faut éviter de laisser le plafonnier allumé ; seules peuvent l'être les lampes de chevet obscurcies. « Obscurcies », *dunkelte*, est souligné. Comme si les bombardements pouvaient arriver jusqu'ici. Tout est si calme. On n'entend rien, des voix féminines, des cris de nouveau-nés, des pépiements d'oiseau. Parfois un insecte vrombit. On se croirait au bout du monde, dans cette maison de femmes, et du dehors rien ne semble pouvoir atteindre cette campagne perdue. À Steinhöring, la guerre est loin encore. Elle avait suivi Renée qui fuyait son village normand, l'avait rattrapée tout près de Paris, à Lamorlaye, au bout de vingt-trois jours à peine. Et c'est alors qu'elle était partie pour l'Allemagne dans un bus militaire, avec une dizaine de bébés, quelques autres femmes et des infirmières, pour arriver ici, dans une autre de ces maternités où on mange si bien. Mais la guerre pourtant avance d'ouest en est, vers elle, et qui l'arrêtera ?

Renée sent toujours sur la langue le goût du sel et du bouillon. Elle ouvre la fenêtre, laisse entrer la musique folklorique qui monte du parc. Heureuse que sa chambre donne du côté de l'étang. Juste devant la fenêtre, des pots alignés, des géraniums en fleur, dans un terreau soigneusement hydraté. Un parfum de terre gorgée. Elle regarde le parc. Près des cordes à linge, une douzaine de femmes font une ronde. Elle essaie de distinguer, de l'autre côté de l'étang, quelque chose du bosquet, du compost, mais ne voit que des arbres, la lumière dans les feuillages, la lumière sur son visage, trop de lumière qui lui sèche les yeux, elle se les frotte du revers des poignets. À l'horizon rien ne bouge, aucune trace nulle part de son agresseur. Mangeur d'épluchures et voleur de gâteaux. Son regard, elle ne s'en remet pas. Qui était-il ; à part le docteur, il n'y a pas d'hommes dans la Maison. Un villageois affamé peut-être. Ou un des

prisonniers qui travaillent dans le domaine. Ce sont eux qui construisent ces gigantesques baraques de bois sur le terrain. Ils entretiennent le parc aussi, mais on ne les voit pas, même de loin, on ne les croise jamais.

Dans son dos la porte s'ouvre. Sa voisine de chambre, une Frau Gerda à tresse serrée, regard venimeux, lui parle, Renée ne comprend que le mot *verboten*. Elle referme la fenêtre, s'assied sur son lit. Elle rêve. Ne rêve pas. Ce n'est même pas du rêve, c'est de la distraction, rien de ce qui se trouve ici ne l'intéresse vraiment. Plus souvent encore, c'est de l'obsession. Elle pense à Artur Feuerbach. Tout le temps. Elle y pense même sans y penser.

Ça fait dix semaines et six jours qu'elle l'attend. À y réfléchir, même quand il était avec elle, elle l'attendait déjà. Comme si quelque chose d'elle n'était pas encore là. Ou quelque chose de lui, déjà parti. Ou mort. Le vide qu'elle sent depuis toujours au fond d'elle a maintenant un nom d'homme. Artur Feuerbach est un vide que lui seul peut combler, une maladie mentale qu'il est seul à pouvoir guérir, une prison dont personne d'autre que lui ne peut la libérer.

Artur Feuerbach. Son nom une musique qui ne la lâche jamais et lui monte aux lèvres de façon incontrôlée. Lui monte aux yeux.

Elle le chante et le vomit et le pleure.

Il reviendra. Il ne reviendra pas. Il vivra, ne vivra pas. Il l'aime, l'aime-t-il vraiment.

Elle se met à écrire, encore une lettre, combien, elle compte les jours, mais plus les lettres, celles qu'elle a envoyées, celles qu'elle a jetées. Sa plume fuit, lâche une goutte d'encre qu'elle écrase du pouce sur le papier comme une larme noire, c'est à refaire, elle chiffonne le feuillet, en prend un nouveau.

Heim Hochland, Steinhöring, 2 septembre 1944

Lieber Artur,

Ce soir, nous avons un crépuscule magnifique, si tu voyais ! Peut-être le vois-tu, toi aussi. Fait-il beau là où tu es, as-tu des nuages, de la pluie, ou comme moi du soleil. Je me dis que tu es quelque part à l'autre bout de ce ciel, tu le regardes peut-être, et c'est ce qui le rend beau et me fait mal.

Sinon, une belle journée encore, ici tout est paisible, on ne croirait pas qu'il y a la guerre ! Mais moi la guerre j'y pense tout le temps parce que tu y es, et que je pense sans cesse à toi, je pense tellement à toi que j'ai peur des balles quand je sors dans le parc.

Ce soir au dîner, il y avait de la viande, une salade de concombres, le meilleur bouillon de légumes du monde ! On nous soigne. Et au goûter, des Kaiserschmarrn (j'ai les plus grandes difficultés à prononcer ce mot !), en as-tu déjà goûté ? Tu connais certainement cette sucrerie, c'est pour ça qu'elle m'a tant plu.

Les journées sont si longues, aujourd'hui, hier, demain, tout ça se fond dans cet affreux manque de toi, mais je m'applique et je m'occupe du mieux que je peux : les petites tâches ménagères, hier soir une conférence par une Schwester sur l'éducation des enfants en bas âge (je pense – je n'ai pas tout compris), et nous aurons de nouveau la Mutterschule mercredi, nous écouterons un discours à la radio dans la grande salle. Voici les nouveaux mots que j'ai appris aujourd'hui : Pellkartoffeln, Gurkensalat, Buttermilch et Namensgebung.

La grande nouvelle ici, c'est que demain, il y aura une fête spéciale pour les nouveau-nés, et il y aura Himmler ! Namensgebung², c'est le nom de la fête. Je t'écrirai pour te raconter ça.

Il est 18 h 30, j'entends de la musique dehors, des danses folkloriques, je ne résiste pas, je vais sortir. Il y a au Heim quelque chose de presque joyeux, mon amour. Mais si seulement je savais où tu te trouves maintenant, il me semble que je ne pourrais pas m'empêcher de te rejoindre dans l'heure.

*À toi partout,
Deine³*

Renée

Parfois elle est traversée par la brutale pensée que cet homme, Artur Feuerbach, elle le connaît à peine, elle ne le connaît pas. Et que maintenant, tout en elle s'accroche à lui comme à une branche qui casse.

Parfois, elle est heureuse qu'il ne comprenne pas le français.

Que ses lettres, probablement, ne lui parviennent pas.

18 h 45. Sur l'herbe, cinq rondes de six femmes tournent dans le sens des aiguilles d'une montre. Le bruit des pas froissant l'herbe traverse l'accordéon. La musique provient d'un tourne-disque posé sur un petit meuble de rotin, par vagues. Comme si le vent l'emportait, ou que la mécanique s'enrayait. Grésillement métallique parasite. Les pas froissent l'herbe, la plient, trente pieds droits synchronisés, puis trente gauches. Genuflexion, et gauche, et droite. Gauche droite gauche. Des robes de coton, qui prennent la forme du mouvement. La brise a la force d'un souffle, d'une respiration, guère plus.

Renée ne danse pas. Assise au bord de la terrasse, les doigts écartés sur la pierre chaude, elle a tiré son ample robe rayée au-dessous du genou. Son pouls pulse dans son doigt blessé. Elle regarde les femmes former une chaîne et, à chaque troisième temps, s'incliner avec grâce, avant de passer l'une après l'autre sous les mains jointes levées des deux premières. Toutes de jeunes ou de futures mères, sauf une, qui porte l'uniforme des infirmières. Robe marron en grosse toile, tablier blanc, elle a enlevé sa cornette et révèle un chignon lourd. Blonde comme une enfant, grande, un nez aquilin et délicat. C'est Schwester Helga, Renée la connaît, c'est elle qui prenait des notes à son arrivée, pendant que le docteur l'examinait. Elle qui a constitué son dossier, l'a accompagnée jusqu'à sa chambre. Et qui maintenant sourit, le visage au ciel. Un sourire un peu figé, des membres déliés, elle semble boire la lumière. Renée égrène une tige de lavande, ses doigts sentiront bon toute la nuit.

1. Infirmières, sœurs.

2. *Namensgebung* ou cérémonie du Nom : lors de cette cérémonie séculière (qui dans les faits remplaçait le baptême chrétien), le nouveau-né auquel on donnait un nom et un parrain était intégré dans la communauté SS. Les enfants des familles SS ou de mères célibataires membres du parti national-socialiste participaient dans tous les cas à cette cérémonie, dont le caractère n'était toutefois pas imposé.

3. Ta, tienne.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture
De la même auteur
Titre
Copyright
Dédicace
Exergue
Chant militaire allemand
I. Abri
Table des matières
Présentation
Achevé de numériser

CAROLINE DE MULDER

La pouponnière d'Himmler

Heim Hochland, en Bavière, 1944. Dans la première maternité nazie, les rumeurs de la guerre arrivent à peine ; tout est fait pour offrir aux nouveau-nés de l'ordre SS et à leurs mères « de sang pur » un cadre harmonieux. La jeune Renée, une Française abandonnée des siens après s'être éprise d'un soldat allemand, trouve là un refuge dans l'attente d'une naissance non désirée. Helga, infirmière modèle chargée de veiller sur les femmes enceintes et les nourrissons, voit défiler des pensionnaires aux destins parfois tragiques et des enfants évincés lorsqu'ils ne correspondent pas aux critères exigés : face à cette cruauté, ses certitudes quelquefois vacillent. Alors que les Alliés se rapprochent, l'organisation bien réglée des foyers Lebensborn se détraque, et l'abri devient piège. Que deviendront-ils lorsque les soldats américains arriveront jusqu'à eux ? Et quel choix leur restera-t-il ?

Reconstituant dans sa réalité historique ce gynécée inquiétant, ce roman propose une immersion dans un des Lebensborn patronnés par Himmler, visant à développer la race aryenne et à fabriquer les futurs seigneurs de guerre. Une plongée saisissante dans l'Allemagne nazie envisagée du point de vue des femmes.

Née à Gand, Caroline De Mulder est l'auteure de plusieurs romans dont le dernier, Manger Bambi, a paru aux Éditions Gallimard (La Noire, prix Sade 2021). Elle

*est aussi professeure de littérature à l'Université de Namur
et à l'école nationale supérieure de La Cambre.*

nrf

Cette édition électronique du livre
La pouponnière d'Hitler de Caroline de Mulder
a été réalisée le 1^{er} février 2024
par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073035455 – Numéro d'édition : 612912)
Code produit : U59382 - ISBN : 9782073035486.
Numéro d'édition : 612915.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office